

LA COURONNE DE VENISE

des montagnes tchèques où le soleil a mauvais visage ». La décadence a continué. Quand, après avoir dépassé les murs roses de San Giorgio in Alga, où une petite madone de marbre veille sur la lagune, le bateau m'a débarqué sur les rivages de la plate et marécageuse Fusina, en proie aux moustiques et aux fièvres, j'ai éprouvé une impression de mortel ennui. C'était jadis un village important. De vastes puits y étaient creusés d'où l'on tirait l'eau potable que des chalands, spécialement aménagés à cet effet, allaient chaque jour porter à Venise. Une curieuse machine, le *carro*, faisait, à l'aide de poulies et de cordages, franchir aux embarcations la barre qui fermait l'embouchure de la Brenta, avant que son cours eût été en partie détourné vers le sud. Aujourd'hui, il n'y a plus que le bâtiment de la douane, la petite gare du tramway électrique et quelques misérables maisons à demi enfouies dans la vase. C'est triste à pleurer. Où est la vieille Fusina, dont les voyageurs vantaient la grâce, entre la lagune et les étangs, au milieu des verdure et des fleurs, tout entourée de roseaux, de nénuphars et de lis d'eau ? Autour de moi, je ne vois que des champs mornes qu'envahit une immense décomposition végétale. Par ce matin d'automne, la plaine basse, presque liquide et toute fumante de la pourriture des plantes, semble un marais mal desséché. De petites flaques miroitent au soleil. Mais, assez vite, l'aspect change. Quelques fermes mettent un